

Groupe d'étude « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

28/03/2001

Réponse de J.-M. Salanskis à la présentation par P. Macherey

**de son ouvrage *Modèles et pensées de l'action*,
L'Harmattan, 2000**

C'est un honneur d'être lu par vous, Pierre Macherey, et pas seulement en raison de la notoriété qui est la vôtre. Il se trouve en effet que vous tenez en même temps que l'histoire de la philosophie, dont vous êtes connu comme un maître, est un mode d'intelligence essentiel, *et* que la tâche de la philosophie est d'intervenir dans le réel, au sein de ce que vous appelez la pratique : en telle manière finalement que l'une et l'autre exigence, loin d'être antagonistes, passent à vos yeux l'une par l'autre. Si bien que vos lectures sont essentiellement des actions philosophiques, et le texte qui en est l'objet s'en trouve comme redynamisé, ouvert à d'autres destins, enrichi de significations.

De l'intervention que vous venez de lire, je retiens d'abord votre présentation de l'enjeu général de mon livre, de son orientation " ésotérique " ainsi que vous le dites. J'ai été saisi, dans un premier temps, par l'extrême justesse de votre décryptage. Le ressort polémique, est j'en conviens, un ressort essentiel de la pensée, trop souvent et facilement méconnu au nom de la présupposition d'un irénisme de bonne compagnie. Vous voyez donc mon livre comme une tentative de régler des comptes – qui seraient d'abord les miens – avec ce qu'il m'arrive d'y appeler l'actionnisme. Et ce au nom de la subjectivité, avec l'intention expresse de revaloriser, contre une anthropologie actionniste, la fonction et l'importance d'un " sujet épais ".

Bien qu'il me soit impossible de nier une certaine exactitude de votre description, je dois dire, après vous avoir écouté jusqu'au bout, que je ne me reconnais pas complètement dans votre reconstruction polémique de mon propos. Je dépeins en effet l'actionnisme comme d'une certaine manière dominant, dans des styles philosophiques extrêmement divers. Mais ce n'est pas réellement, je crois, à cet actionnisme comme tel que je m'en prends, mais à la tentative d'en faire le cheval de Troie de l'empirisme. Je tente de m'opposer à la vue que réduire à l'action quoi

que ce soit, c'est le réduire à l'empirie ou à la matière. De ce point de vue, le motif que je brandis est, plus que celui de sujet – que je mets en avant, c'est indéniable – celui de l'idéalité, dont il me semble que l'actionnisme, dans beaucoup de ses formes, professe l'éliminabilité.

Telle serait en substance la seule réserve que j'aurais envie d'émettre à l'encontre de l'éclairage principal que vous jetez sur mon livre, éclairage par lequel, encore une fois j'ai été et demeure avant tout séduit.

Pour en venir un peu plus au contenu, je remarque d'abord avec une très grande satisfaction que nous le laissez dans l'ombre aucun de mes chapitres, et que vous mettez en évidence les étapes de la démarche que j'ai suivie : 1) définition générale de l'action ; 2) proposition des trois modèles ; 3) analyse depuis la définition et les modèles des deux blocs (analytico-cognitif et herméneutico-constructiviste) ; 4) étude à part et par surcroît du cas husserlien, et, dans la foulée, de la pédagogie des mathématiques.

Parmi le riche ensemble des commentaires et remarques plus particuliers qu'apporte votre texte, quelques points motivent plus immédiatement que d'autres une réaction de ma part. Je les passe donc en revue maintenant.

Votre critique de ma définition générale, d'abord. Vous me reprochez en premier lieu, en parlant d'impulsion résultative, d'envisager par principe et préjudiciellement une action unique, isolée, coupée de tout contexte. J'ai l'impression, cela dit, que, pour l'établir vous assimilez un peu vite mon impulsion résultative à une phrase, comme on le fera dans le cadre du modèle austinien, ou peut-être dans l'approche analytico-cognitive. Ma formule de l'impulsion résultative est plus plastique que cela. Dans un des points de vue que j'évoque, celui de Ricoeur, la fonction du résulter est explicitement référée au contexte : il semble donc possible de prendre en compte l'incidence de l'action dans le monde, l'histoire, la culture, et les coordonnées déterminantes d'une situation, simplement en introduisant des dimensions correspondantes du résulter de l'action. Quand à l'option implicite en faveur d'une action unique, de trajectoire singulière, je ne suis pas sûr que ma définition nous y contraigne. Sous réserve de concevoir une impulsion elle-même multiple, ou dont l'unité entrelace des composantes mal individuées les unes en regard des autres, on pourrait avoir des actions de mêmes propriétés. Reste que mon point de vue est que pour concevoir de tels cas, sans doute, nous devons d'abord penser de manière générique l'action, et, par suite, le cas simple d'un exemplaire caractérisé d'action qui se détache comme tel de tout fond qui le porte. Que ce cas simple est requis pour comprendre ce que, de fait, nous avons tendance à juger être une action.

Deuxième point de cette critique, par lequel j'ai été je vous l'avoue, plus secoué : vous me reprochez de dire que le suppôt s'implique et se rassemble dans l'action, au lieu de dire qu'il y est impliqué, qu'il s'y trouve rassemblé. Cela vous paraît une

trop lourde présupposition de poser que le sujet était déjà là au départ de l'action. Bien qu'à certains égards dans un premier temps au moins désarçonné par cette remarque, je ne parviens pas, à la réflexion, à me rallier à la correction que vous me demandez. C'est du suppôt qu'il s'agit et non pas encore du suppôt qualifié comme sujet, et il me semble que s'il est pris du dehors par un processus, si ce n'est pas " de lui-même " qu'il en épouse la trajectoire, c'est une aventure qui lui arrive, et non pas une action où il s'engage. Si l'on concède alors, comme vous le suggérez, que le sujet prendra une certaine consistance au bout du processus, peut-être au titre de l'implication et du rassemblement, l'aventure qu'aura connu le suppôt sera une aventure de subjectivation, ce qui se laisse d'ailleurs tout aussi bien penser, ce qu'il y a sans nul doute grand intérêt à penser, mais où je ne reconnais plus le scénario d'une action. Ce que je pourrais finalement dire en raccourci en affirmant que, pour moi, l'action suppose une sorte de " prise de risque " du suppôt.

Je souhaite aussi réagir à ce que vous dites dans votre intervention contre Davidson et Ricoeur, bien que cette fois je ne sois pas personnellement visé, et que, même, j'ai mes propres motifs de désaccord, tout à fait considérables, avec ces deux auteurs.

Pour ce qui concerne Davidson, il me semble que vous ne pouvez pas, de ce que, analysant l'action, il la sépare de son événement et la considère comme une qualification externe de cet événement, conclure qu'il réduit l'action à l'impersonnalité de l'événement d'une phrase. Il reste clair pour Davidson, et très explicitement déclaré par lui, que les actions sont une sous-classe stricte des événements, et qu'il ne sait pas donner une caractérisation en troisième personne de cette sous-classe (il ne trouve pas de critère naturaliste de l'agir, suppléant à celui de la disponibilité d'une description intentionnelle associée). Dans votre charge contre lui, il me semble que vous ne lui donnez pas acte de cet aspect de sa thèse (mais peut-être vous ai-je mal compris).

Pour ce qui concerne Ricoeur, je ferai plutôt état d'une divergence de sensibilité. Je ne le ressens pas, dans sa théorie de l'action comme texte, évoquée dans mon livre, comme tentant de nous faire adhérer à un modèle biblique chrétien. Je dirais même que j'aurais plus de sympathie pour lui si tel était le cas, ayant le cœur plus proche de la chose religieuse que vous ! Ses descriptions me semblent plutôt rabattre l'action sur le plan de l'histoire, du symbolique, de la littérature, ce qui lui permet d'introduire cette dimension du contexte dont vous estimiez, je vous répondais à l'instant sur ce point, que ma description générale de l'action l'occultait. Mais peut-être l'élément biblique chrétien se tient-il pour lui derrière tout cela, nécessairement. Disons que pour mon compte, dans les théories que j'ai évoquées, j'y échappe.

Un dernier commentaire à votre lecture. Vous avez inféré, en me lisant, que je privilégiais les pensées de l'action parvenant à valider les trois modèles en même temps, que je faisais même de cette propriété attendue une sorte de tribunal des

pensées considérées, ce qui me conduit à donner une préférence tangible à la doctrine husserlienne de l'action immanente. J'en conviens, mais je ne crois pas, en revanche, que l'action mathématique – ou l'action de la transmission (pédagogique) de cette première action – fonctionne dans le livre comme action par excellence, exemplaire, ni que dans ce passage soit à trouver une pensée de l'action implicitement posée par moi comme supérieure à toutes les autres. Mon excursus par la question de la pédagogie des mathématiques est plus simplement une tentative de tirer profit des analyses conduites sur Husserl en les appliquant, ou tout au moins, en retrouvant leurs thèmes et enjeux dans ce contexte spécifique. En retour, il jette pour moi un certain éclairage sur la position de parole très particulière qui est celle de Husserl dans *L'origine de la géométrie*.

Pour conclure, je veux vous remercier à nouveau pour cette lecture, et tout particulièrement pour tout ce qui est de type critique, voire polémique en elle : je me suis habitué à penser que c'est dans de tels éléments que réside le seul véritable hommage que la pensée puisse rendre à ce à quoi, par cette opération agonistique même, elle donne le statut de pensée.